

Dorothée  
**JANIN**

**LA VIE SUR TERRE**

roman



# La Vie sur terre



Dorothee Janin

# La Vie sur terre

roman

**DENOËL**



*À ma mère*

*À ma grand-mère Ruth*





**JUSTIFIÉ, -ÉE, part. passé et adj.**

I. Part. passé de justifier.

A. [En parlant d'une pers.]

1. À qui la grâce a rendu son innocence originelle. Subst. masc. Le « justifié » est, d'après cet idiotisme [sémitique], non seulement celui qui est absous d'une faute, mais celui qui est tranquilisé à ses propres yeux (Renan, *Saint-Paul*, 1869).

2. Disculpé, innocenté. Charlotte de la Tremouille, femme de Henri de Condé, premier du nom, captive pendant huit ans, acquittée, mais non justifiée (Sand, *Les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, t. 2, 1857).



# PREMIÈRE PARTIE



Ari Najman évite tout mouvement mental brusque. Il ouvre prudemment les yeux, afin d'identifier le lieu du calvaire, et les referme très vite, blessés. Une chambre d'hôtel. Des murs rose saumon, plus exactement rose saumon digéré, comme savent l'être les murs de chambres d'hôtel. Face à lui une vue pastellisée d'Amiens, place de la Cathédrale, dans un cadre de bois trop doré. Un *Welcome/Bienvenue/Wilkommen* au Grand Hôtel de l'Univers accroché à la poignée de la porte. De là, il peut s'atteler à la tâche : retracer à rebours le cours des vingt-quatre heures qui ont précédé la chute. Une chambre d'hôtel à Amiens, donc. Se cramponner au fil, faire un pas en arrière, puis un autre, puis encore un. Pourquoi cette chambre d'hôtel à Amiens ? Décomposer. Pourquoi l'hôtel, pourquoi Amiens ? Pourquoi l'hôtel ? Parce qu'il est en *déplacement*. Pourquoi Amiens, ville où il n'aurait jamais foutu les pieds s'il n'y avait été absolument contraint ? Parce qu'il y a été absolument contraint. Qu'est-ce qu'une contrainte absolue, en inadéquation totale à ses goûts, désirs et aspirations profondes ?

Le plus souvent, un *travail*. Quelle est sa profession ? Avocat. Ari est à Amiens parce qu'un *travail d'avocat* l'y a amené. Il bouge la tête un peu trop vite, un éclair de douleur appelle la question suivante. Pourquoi a-t-il tant bu ? La Souris grise. La Souris grise lui a saoulé la gueule. Le monde se reconstitue et grimace.

La veille, il a plaidé devant le tribunal pour enfants d'Amiens. Il y a défendu Kelly. Kelly a maintenant presque quinze ans. Il y a un peu moins d'un an Kelly a fait une grosse bêtise et cette nuit — vers 3 heures du matin — elle a connu son sort. Jusqu'au rendu du verdict, les néons ont aveuglé, les cigarettes consumé leurs filtres, le café jailli en eau bouillante et amère du distributeur automatique, et la Souris grise fureté obstinément dans les coins. Depuis la première heure, elle lui a tourné autour lors de chaque suspension de séance, à l'affût, frustrée et tentant de grappiller des miettes ; l'audience avait lieu à huis clos. Ari connaissait déjà la bestiole, d'autres veilles, d'autres crimes, d'autres procès.

Vibrisses frémissantes, ventre en rut, œil périscopique, elle s'était mise en planque, comme à son habitude. Ce qu'elle cherche : les battements de cœur. Ses battements à rompre, et les mouvements de sang qu'il inflige aux visages lorsqu'il bascule d'un coup d'un seul ; tous les âges d'une personne qui la traversent ensemble — météores — à la seconde où son passé son présent et son avenir se tordent ; le silence bourdonnant suspendu des juste-après verdict ; les bouches réellement bées ; les mâchoires réellement

décrochées ; les bâillements spasmodiques qu'ouvre la peur quand les nerfs lâchent ; les étranges mots des états de choc ; les états de choc. Petit soldat obéissant au grand slogan, elle peut alors tourner ces mots et ce choc en choc des mots.

Comme la plupart de ses confrères, face à un journaliste Ari se laisse ordinairement glisser dans un sentiment-réflexe similaire à celui qui ligote l'autochtone au touriste : mélange ambivalent, vague et vif, de nécessité et de mépris. Frédérique Fredon est « la » grande plume d'un grand quotidien du soir. Elle aime la guerre, les procès d'assises et les catastrophes naturelles. Elle a beaucoup de talent. La méfiance d'Ari à son égard est instinctive et totale. Cette traque qu'elle pratique, c'est celle dont aucun journaliste ne peut se dispenser. L'émotion est le matériau de base ; ils la cherchent, la sondent, la dépouillent et jouent avec comme un enfant martyr enfermé dans une cave avec son caca.

Pourtant, comme les avocats, juges, et en règle générale comme tous ceux dont le travail a affaire avec la souffrance humaine (et à ce compte-là profs, flics, médecins, assistantes sociales et militaires en zone de guerre sont du lot), ils ne peuvent évidemment la ressentir à l'os. Cet appétit goulu du malheur des autres, avec cordon de sécurité tendu en barbelé tout autour, a toujours écœuré Ari. Frédérique Fredon est l'une d'entre eux, et eux ils sont pareils à lui. Voyants, caricaturaux, mais pareils. C'est-à-dire : insupportables. La plus élémentaire décence manque ; pas même la délicatesse d'afficher le cynisme de corps de garde dont Ari et ses confrères ont appris l'usage dès le Centre de

formation des avocats, ce tact pudique, le même qui pousse les étudiants en médecine à utiliser les orifices des corps légués à la Science en guise de cendrier. Goinfrés de grands moments d'émotion, les journalistes font alors leur petite affaire et livrent aux lecteurs un article bouleversant d'humanité tandis que se profile, au loin, l'ombre portée du prix Albert Londres.

La Souris grise est d'une sous-espèce dont Ari pourrait dresser un portrait type. Cheveux châains. Coupe de cheveux informe. Maigre. Porte un jean tout simple, des baskets toutes simples, une chemise toute simple. Peut-être un blouson en cuir élimé. Ne se maquille pas, sauf étrangement les yeux (zone noble supportant donc l'apprêt.) Un trait de khôl est autorisé. Hormis ce rehaut, rien. Secret de cette simplicité ostensible, outrageuse : l'injure. L'injure aux autres femmes, toutes celles susceptibles de porter jupes, rouge à lèvres, tentatives de joliesse.

Au cours de sa jeune et brillante carrière, Ari a déjà souvent fait les frais du savoir-faire de ces grandes professionnelles, savant dosage de manipulation, de chantage affectif et d'avidité impérieuse. Certains très longs procès, qui durent des semaines, virent alors à la colonie de vacances morbide. Cela les rend hautement propices aux rapprochements et confidences en tout genre ; or Ari, deux grammes dans le sang, un gramme dans le nez, est le confident idéal. Ce qui ne saurait échapper à la Souris grise et à ses consœurs. Le schéma tactique qu'elles déroulent alors est assez primaire, mais redoutable. En général, quelque chose de très dur *leur*



*est arrivé dans la vie.* Elles ne le disent à personne ; une pudeur tenace les en empêche. Vraiment, elles ne l'ont jamais jamais raconté. Mais, un soir, elles le racontent, à Ari, par exemple. Et mille autres soirs avant, elles l'ont raconté, à mille autres confidents uniques et irremplaçables. C'est le principe dit du à-toi-maintenant, vieux comme le monde et toujours aussi efficace : se livrer, puis exiger en retour un déballage de tripes équivalent. Éviscération mentale que Frédérique Fredon et ses consœurs détournent au moment opportun de l'inepte complainte sur la petite enfance afin de l'orienter vers l'obtention d'informations intéressantes et utiles. Voilà pourquoi Ari se méfie comme de la peste de ces vipereaux, qui lui ont souvent sorti par les narines des informations qu'il aurait dû taire, nuisibles à ses clients, et donc à sa réputation, et donc à lui-même. Ari serre les yeux plus fort, des taches phosphorescentes éclatent dans le noir.

Il ne comprend pas comment, malgré cette défiance avertie, la Souris grise a pu réussir à le coincer. Mais le processus de cicatrisation dans lequel est lancée sa mémoire poncée par l'alcool est en train de rendre ses premiers fruits, immangeables. Et il commence à entrevoir comment, et il commence à entrevoir pourquoi. Il se souvient avoir bu des litres et déblatérait autant, au café jouxtant le tribunal, la tête gisant dans sa main comme une pierre, le coude dérapant sans cesse du bord de la table. S'il a baissé la garde, c'est parce qu'il s'est senti mal. Quelque chose dans cette affaire lui agace les dents depuis le début ; comme ces envies de pleurer déviées, qui refluent dans les nerfs.

Des bribes de la conversation, des mots dans la voix de la journaliste, des mots dits par sa propre voix, gonflent et crèvent dans la chambre en bulles sales. Ari ne veut pas de ces pensées, qui parlent de Kelly, de ce qu'a fait Kelly. Il veut remettre à plus tard le moment où cet immense malaise va lui retomber mollement sur la tête. Ari Najman s'est rué en jouant des coudes sur cette histoire, vouée à un grand retentissement médiatique parce que étrange, complexe, intrigante, dès qu'il en a entendu parler. Défendre cette fille avait clignoté comme une tâche suffisamment ardue pour que son talent en brille d'un éclat redoublé. Du quasi-bénévolat, pourtant. Ses revenus proviennent principalement du droit pénal des affaires (Abus de confiance — Abus de faiblesse — Atteinte à la vie privée — Atteinte aux systèmes informatiques — Blanchiment — Chantage — Corruption active — Dénonciation calomnieuse — Détournement de biens — Détournement de gage — Discrimination — Escroquerie — Extorsion — Faux — Harcèlement sexuel — Homicide involontaire — Mise en danger d'autrui — Opposition à travaux publics — Violation de la correspondance — Vol), sa spécialité.

Mais son plaisir vrai, c'est aux assises qu'il le trouve. Les criminels de sang sont ses danseuses. Par eux, il est en train de devenir célèbre. Plonger la tête et les deux mains dans des faits divers sordides l'exalte : il aime ça. Ça, l'excite. Capable d'avaler des dizaines de milliers de pages de procédures, d'en extraire le détail qui va foutre en l'air l'argu-

mentaire de l'accusation, il a de surcroît le don de susciter l'adhésion. Un pouvoir — qui ne s'apprend pas.

L'arrogant Ari Najman est sans conteste un grand plaideur. Doublement horripilant, parce que impossible à noyer sans mauvaise foi dans la masse des faiseurs et arnaques de prétoire. Grâce à cette force de conviction hors du commun, il sait être davantage qu'un excellent avocat : un avocat exceptionnel. Grâce à elle, aussi, il s'extrait à ses propres yeux du lot des journalistes sangsues et autres pigeons d'assises, et s'absout du péché de voyeurisme. Après un procès, il peut tranquillement abandonner ses clients dans leur trou, leur trou à l'ombre ou leur trou d'avant, celui de leur naissance ; sa conscience reste immaculée. Il a accompli pour eux le maximum de ce qui pouvait judiciairement l'être. Et voilà qu'il se sent mal, dans cette chambre d'hôtel qu'il trouve pourrie.

Les rideaux beiges, retenus par des embrasses à motif de frise grecque, sont grands ouverts. La lumière lui troue les paupières, et ensuite le cerveau.

C'est que Kelly ne regrette rien. C'est qu'à son avis Kelly mérite beaucoup plus d'années derrière les barreaux que ce que le procureur a requis. Et en tout cas certainement plus que ce que le jury, indulgent au-delà de l'entendement, lui a infligé. Au cours des innombrables heures passées à la maison d'arrêt à tenter de trouver une brèche, il n'a jamais rien vu, rien trouvé, qu'une énigme creuse. Une adolescente aux airs sournois, butés, indifférents, relevant de temps à autre sur Ari un regard rentré, roulé sur lui-même comme une tique sur son désir de vivre. Sortir. Kelly ne

pense pas une seconde être responsable de quoi que ce soit. L'idée même de responsabilité, de l'Autre existant en tant qu'être souffrant, lui est d'une galaxie lointaine. Le monde lui doit des comptes. C'est elle la victime. C'est elle l'offensée. Et c'est elle qui reste, il en est persuadé, prête à écraser quiconque dérangera son repos d'âme méchant.

Tout cela, il s'entend à présent le dire à la journaliste. Les hypothèses consolatrices volent en éclats sous l'écho pur et net de ses propres phrases. Oh, merde... Si jamais Frédérique Fredon écrit dans son article que l'avocat de la défense Ari Najman lui a déclaré : « J'estime, burp, que ma cliente mérite une peine beaucoup plus lourde que celle dont elle a écopé », il risque d'autres cuites tout aussi violentes. Soudain, une idée atroce — une idée pire — traverse le cerveau débilite d'Ari, comme un bol d'ammoniaque passé sous ses narines. Les muscles de son dos se contractent à l'idée qu'il va peut-être devoir boire ce bol.

Ari Najman prie. Il prie avec ferveur. Une prière absente de tous les catéchismes, mais connue dans toutes les langues par les ivrognes de la terre entière.

Mon Dieu.

Ô Dieu Clément.

Ô Seigneur Miséricordieux.

Faites que l'oreiller à ma droite soit vide.

Il tourne lentement la tête (on m'a battu, ce n'est pas possible, ce n'est pas possible autrement, on m'a battu à coups de batte de base-ball, un passage à tabac, c'est ça, oui), implorant le ciel toujours. Liturgie spontanée dans laquelle il rejoint en communion la vaste confrérie de

*Achevé d'imprimer  
sur Roto-Page  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 22 juin 2007.  
Dépôt légal : juin 2007.  
Numéro d'imprimeur : 68426.*

**ISBN 978-2-207-25989-4/Imprimé en France.**

**152504**

# J Dorothée ANIN


## LA VIE SUR TERRE

Dorothée Janin est née en 1976. Journaliste, elle travaille pour la presse et la télévision. *La Vie sur terre* est son premier roman.

Ari Najman est un avocat mondain, qui carbure aux femmes, à la vodka et aux nuits blanches. Dans le frisson des grands procès d'assises, il cherche à fuir ses fantômes familiaux : un père illustre, grand avocat et grand résistant, une mère qui perd la mémoire, un frère disparu. Il avance en funambule dans une impossible passion amoureuse pour une flic d'origine sénégalaise et s'accroche *in extremis* à la défense de Judith, ex-compagne de son frère défunt, accusée de meurtre.

Porté par une écriture brillante, drôle, à la poésie parfois fulgurante, *La Vie sur terre* est le roman d'un impossible deuil et d'une lente explosion intérieure.

DENOËL  
www.denoel.fr

B 25989.1  08.07  
ISBN 978.2.20725989.4  
19 €  
Prix de la publication



9 782207 259894